

## Introduction

---

L'histoire des protestants en France est celle d'un échec – et d'une durée. Depuis bientôt cinq siècles, une minorité infime de Français, 10 % au début des années 1560, 2 % depuis le XVIIIe siècle, 3 % en ce début de XXIe siècle (mais 0,5 % pour les seuls réformés), sont protestants, sur le sol même de la « fille aînée » de l'Église. Ils ont tout enduré, tout perdu; massacrés par des foules hystériques, asphyxiés par la froide loi de l'État, convertis de force, interdits pendant un siècle, empêchés de quitter un royaume devenu prison à ciel ouvert, longtemps privés de leur nom, haïs parfois dans les années 1900 encore, ils ont connu un destin en peau de chagrin. Et pourtant, ils sont toujours là, riches d'élites diverses, très à l'aise dans la société moderne, mais vaincus, définitivement écartés de l'honneur de conduire le destin de la nation. Traumatisés par la violence qui s'est abattue sur eux, de Saint-Barthélemy en Révocation, d'affaire Calas en Terreur blanche, qu'ils seraient devenus timides et n'oseraient plus parler à la France, regrettait Edgar Quine, lequel leur appartenait par ses origines, pour moitié, et par bien de ses idées. Une durée et un échec : ni les rois, ni les parlements, ni l'Église, ni la Ligue, ni les foules n'ont pu venir à bout de la minorité huguenote ; mais elle-même n'a bientôt plus cherché qu'à survivre. Double échec, peut-être : la France n'a jamais pu retrouver son unité spirituelle, si ce n'est dans les âcres illusions d'un début d'automne, en 1685 ; et les protestants n'ont pu offrir à leur patrie ce que promouvaient un Calvin à Genève ou des Pères pèlerins au nord de l'Amérique...

Mais laissons là une approche doloriste, et retournons ces constats négatifs pour en retenir l'envers doublement positif : la France a dû à la survie têtue d'un protestantisme minoritaire son apprentissage, bon gré mal gré, de diverses formes de pluralisme religieux et intellectuel. La minorité, elle, n'a pas manqué de jouer sa partition dans un travail d'influence et d'infléchissement du génie national, au moins à certains moments, parfois proches de nous, telle l'institution de la laïcité républicaine. C'est dire qu'il faut prendre garde au piège que nous tend une certaine mémoire du protestantisme français, en invitant trop souvent à lire les faits à travers le filtre de la souffrance, cette dernière servant de base à son identité, parfois de titre à sa gloire... Il y a eu un bonheur protestant en France, au moins depuis 1789, voire au milieu du XVIIe siècle, et il y a eu un bonheur de la France riche de sa part protestante.

Telle est l'histoire dont ce livre voudrait restituer le mouvement. Et dont l'actualité ne laisse pas de frapper, qu'il s'agisse des violences extrêmes (et pas seulement une Saint-Barthélemy), des sorties de guerre civile, de la résistance des minorités. C'est un regard d'historien de l'époque contemporaine et de son cœur noir, le nationalisme génocidaire, que j'ai porté sur les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Il y a là un handicap, car je ne saurais prétendre

nourrir avec ces sociétés la même familiarité que leurs spécialistes ; mais ce peut être aussi la promesse d'un déplacement fructueux du regard : avoir travaillé sur les drames du XXe siècle n'est pas la plus mauvaise façon de relire ceux des guerres de Religion ou de la Révocation<sup>3</sup>.

Il s'agissait aussi de combler une lacune : nous ne disposons plus d'ouvrage de synthèse sur l'histoire des protestants français depuis les travaux d'Émile-Guillaume Léonard et Samuel Mours dans les années 1950-1960 ; si l'important volume collectif dirigé par Philippe Wolff chez Privat (1977) a été réédité en 2001, c'est à l'identique, avec une postface d'histoire contemporaine due à André Encrevé. Et si de bonnes synthèses récentes existent, elles ne portent que sur l'une ou l'autre des périodes, de part et d'autre de 1789, et appartiennent à des collections universitaires. Le temps est donc venu, au terme d'importants renouvellements scientifiques suscités notamment par un quart de siècle de commémorations (de 1985 à 2009, de la Révocation à Calvin), de mettre à la disposition des lecteurs un ouvrage qui ambitionne d'offrir un panorama de cinq siècles d'histoire.

Les protestants abordés ici sont presque exclusivement les réformés. Les luthériens alsaciens ne se mêlent véritablement au destin français qu'à partir de 1681, et encore est-ce d'une façon particulière, puisque ni la Révocation ni la laïcité, si l'on ose réunir les deux événements, ne les ont concernés ; les luthériens de Montbéliard et les réformés de Mulhouse n'ont rejoint la communauté nationale que dans les années 1790. Les uns et les autres ont pris toute leur part, sur place ou dans l'émigration, avant comme après 1870, à une histoire du protestantisme en France, et nous les retrouverons, tant l'industrialisation du pays, par exemple, ne se comprend pas sans le pôle mulhousien. Mais, sur la longue durée, ce sont les seuls huguenots qui font l'objet de ce livre : si le mot a paru trop « typé », trop « communautaire », même si c'est celui dont usent plusieurs pays européens, pour en faire le titre du présent ouvrage, il désigne bien les protestants français comme une minorité et, à un moment, comme une diaspora, que nous ne pouvions pas ne pas suivre dans son exil presque planétaire au tournant du XVIIIe siècle. Ce livre est donc l'histoire non pas d'une théologie, ni même d'une Église, mais d'une minorité d'hommes et de femmes.

Tout autant que l'histoire d'une « autre » France, mon pari a consisté à proposer une autre histoire de la France. Ainsi que l'écrivait Péguy, cet ami des protestants, à propos des juifs : « Ils s'étaient coulés autrement dans le même moule temporel, dans le même monde, dans la même terre mesurée, les uns pour y témoigner dans la communion, les autres pour y témoigner dans la dispersion. » Tel aura été aussi, à sa manière, le destin des huguenots.